

## Kamel Daoud, une parodie de l'écriture ou une écriture contre l'Histoire

Meursault, contre-enquête *et la quête de la gloire*

## Kamel Daoud, a Parody of Writing or Writing Against History

Meursault, contre-enquête *and the Quest for Glory*

**Noura HAMOUCHE**

Auteur correspondant, Université Alger 2 (Algérie), [noura.hamouche@univ-alger2.dz](mailto:noura.hamouche@univ-alger2.dz), <https://orcid.org/0009-0000-1030-1622>

**Soumission : 15.04.2025 – Acceptation : 21.07.2025 – Publication : 25.07.2025**

**Résumé** — À travers un récit croisé où il actualise l'anecdote de *L'Étranger* d'A. Camus, K. Daoud met en texte le frère de l'Arabe tué par Meursault dans *Meursault, contre-enquête*. Témoin pour le moins singulier des décennies de l'Indépendance, Haroun dévoile les travers de l'Algérie maudite par un dieu colonialiste vengeur et implacable et se range de son côté. Le statut d'assimilé ou d'indigène lui sied mieux que celui d'homme libre et dont la liberté serait confisquée par un pouvoir local dont il dénonce le fonctionnement dictateur. Cet article interroge les faits contés dans le roman de Daoud, questionne le caractère déformateur que son écriture sous-tend. C'est d'abord l'Histoire, comme une série d'événements documentés par la discipline historique et communément admis qui sont altérés sous la plume de l'écrivain. Ensuite, les faits religieux islamiques sont caricaturés et détournés pour inscrire l'auteur dans l'univers des artistes, libres et sans responsabilités sociale ou morale.

**Mots-clés** : *histoire de la colonisation, Islam travesti, absurde, parodie, écriture.*

**Abstract** — Through a cross-story where he updates the anecdote of *L'Étranger* by A. Camus, K. Daoud puts into text the brother of the Arab killed by Meursault. A witness, the less to say singular of the decades of independence, Haroun reveals the failings of Algeria cursed by a vengeful and hateful colonialist god and he sides with him. The status of assimilated or native suits him better than that of a free man whose freedom would be confiscated by a local regime that he denounces for its dictatorial functioning. This article questions the facts recounted in Daoud's novel, questions the distorting character that his writing subtends. History, like a series of commonly accepted events are altered under the pen of the writer. Then, Islamic religious facts are caricatured and diverted to fit the author into the universe of free artists, without any social neither moral responsibilities.

**Keywords**: *Colonization History, Transvestite Islam, Absurd Thought, Parody, Writing.*

« Qui contrôle le passé contrôle le futur.  
Qui contrôle le présent contrôle le passé » (George  
Orwell, 1984).

## Introduction

Kamel Daoud est un écrivain algérien naturalisé français depuis peu. Un jeune auteur à double nationalité, deux œuvres, deux prix Goncourt. Les stratégies d'écriture chez lui vont en se perfectionnant, traversant les techniques journalistiques à grandes enjambées pour devenir des qualités littéraires fines et reconnues. Elles lui ont valu un des prix littéraires les plus prestigieux de France, il lui sera décerné par deux fois. Mieux encore, *Meursault, contre-enquête* (2013) se fait remarquer dès 2014 et sera consacré par plusieurs institutions littéraires. Le premier prix qu'il décroche est celui des *Escales littéraires d'Alger* en 2014, et semble-t-il, cette consécration vaudra les lumières de la célébrité pour l'auteur. D'autres prix suivront, notamment ceux liés au Goncourt à travers l'aire francophone dans le monde. Il sera sacré du *Prix des cinq continents de la Francophonie* (2014), le *Prix François-Mauriac* (2014), le *Prix Lište Goncourt/Le choix de l'Orient* (2014), le *Prix Lište Goncourt/Le choix roumain* (2014), celui de la *Lište Goncourt/Le choix serbe* (2015), et pour couronner ces multiples trophées, il obtient le *Prix Goncourt du premier roman* (2015), deux ans après sa première parution.

Les présentes pages veulent s'intéresser aux bousclements des faits relatés dans *Meursault, contre-enquête*, à travers une écriture historique, autofictionnelle et thérapeutique. C'est un récit à forte tonalité parodique, un procédé de la remise en question et de la satire, qui devient, chez Daoud, celui du retournement de situations et de l'inversion des rôles et des statuts. Chez Adamov, auteur de *Parodie* (1953), le motif se déroule comme l'espoir nourri d'humour sous les décombres désespérants de la deuxième guerre mondiale :

« C'est l'illustration d'une vision du monde, sombre, mais corrigée par l'humour, et qui tend à nous faire sentir que, quelle que soit la méthode employée, aucune vie jamais ne s'accomplit. Il n'y a jamais eu, quand vient la mort, que simulacre, parodie de la vie, parodie de l'amour » (Adamov, 1953, p. 133).

L'amour de la vie avant tout, même si l'absurde prime dans la vision de la mort du dramaturge. Chez K. Daoud, il est question de déformations de faits historiques et religieux, aux nuances paradoxales et surprenantes. Pour nous, il est donc question de dire la fuite de son écriture vers une ascension aveugle où l'homme saisit une opportunité offerte, sans s'attarder sur les clauses du contrat. Ou bien, s'y étant trop attardé peut-être, un choix s'est imposé de lui-même : les lumières des projecteurs avant tout !

L'analyse que nous faisons du roman de K. Daoud est *une répartition en deux temps*. D'abord, il est question de saisir et donner à lire l'entrelacement de deux récits romanesques à plus d'un niveau : celui de l'anecdote, celui de l'Histoire, de la conjoncture plus récente du terrorisme, mais aussi celui des questions existentielles que l'auteur pose avec acuité, à savoir la pensée absurde et la question de la mort. Le deuxième temps a pour but de voir le thème de la religion qui, en tant que levier d'écriture chez lui, s'impose pour démêler les multiples altérations des faits sous sa plume. La démarche de cette analyse s'impose alors d'elle-

même. Elle passera de l'Histoire à la religion, en traversant certaines techniques d'écriture de l'auteur dont l'univers romanesque est fait de parodies et d'inversions.

## 1. Deux histoires face à l'Histoire !

*Meursault, contre-enquête* est le premier roman du reniement de soi de K. Daoud :

« Si tu m'avais rencontré il y a des décennies, je t'aurais servi la version de la prostituée/terre algérienne et du colon qui en abuse par viols et violences répétés. Mais j'ai pris de la distance. On n'a jamais eu de sœur, mon frère Zoudj et moi, un point c'est tout » (Daoud, 2015, p. 61).

Le propos se veut incisif, sans ambages et, à travers son personnage principal, Haroun, l'écrivain revendique le choix d'une attitude neutre, voire désintéressée, quant à l'importance accordée, par l'Algérie, à la colonisation et à la révolution de libération, après l'indépendance, et encore aujourd'hui. Sauf que ce n'est pas tout à fait le parti pris que l'on découvre à travers son texte. À l'instar de son personnage, l'écrivain est loin d'adopter une posture neutre à l'égard de son histoire coloniale. *Et comment le pourrait-il ?* Échapper aux déterminismes de sa présence au monde est chose peu probable pour l'être humain, et quelle que soit la trajectoire qu'il se trace, elle se meut nécessairement sous l'impulsion d'un soubassement existentiel dont les racines sont à coup sûr lointaines. Albert Memmi a bien écrit un essai dont le titre à lui tout seul est révélateur du rapport de causalité irréfutable entre le colonisateur et sa victime : *Portrait du colonisé* précédé de *Portrait du colonisateur* (1957) est une expérience personnelle de la colonisation et elle reste, définitivement, une tentative majeure pour dire que le premier ne peut advenir sans le second :

« En vérité, la distance entre le maître et le serviteur n'est jamais assez grande. Presque toujours, le colonialiste se livre également à la dévalorisation systématique du colonisé. » (Memmi, 2012, p. 66).

Cette distance qui sépare et rapproche les antagonistes de l'équation coloniale tend à s'annuler par l'existence d'un rapport de forces perpétuel, fonction des efforts fournis par le colonisateur pour inférioriser le colonisé, et inversement, fonction des efforts que fournira inéluctablement le colonisé pour se libérer. De ce point de vue, c'est en termes revendicatifs d'un noyau identitaire que R. Ousseiran, traductrice du sociologue de la religion iranien Aly Shariati, parle de l'auteur de *Construire l'identité révolutionnaire* :

« Les années que Shariati passa en France peuvent être considérées comme les plus fertiles de sa courte vie : musulman attaché aux valeurs morales de son héritage culturel, fin connaisseur de l'histoire et de sa société, il ne fut pas choqué par les apparences du monde riche et ne devint pas "étranger à lui-même". Il ne ressentit pas ce complexe d'infériorité face à l'Occident que nombre d'étrangers, issus du tiers-monde, ressentent dès leur arrivée en Europe. Au contraire, il mit à profit ces années pour plonger dans l'étude de la culture et de l'histoire occidentales afin de comprendre les racines de l'arrogance de l'homme européen et les moyens utilisés par le nouvel impérialisme. Ses réflexions l'amènèrent à formuler la théorie du "retour à soi" qui permet de s'opposer en toute conscience à l'invasion et au colonialisme, quelle que soit la puissance matérielle de ce dernier » (Shariati, 2009, p. 10).

Il s'agit, pour celle qui s'assigne la tâche de traduire une réflexion inédite et au départ vivement ostracisée en Iran, puisque A. Shariati se fait emprisonner dès son retour en Iran, de montrer que loin de se renier, le sociologue œuvre à montrer les défaillances des pratiques humaines de la religion. Les lignes qu'elle commet pour le présenter donnent à lire un choix, une ligne de conduite dans laquelle s'inscrit l'étranger en Europe, perçu en terre étrangère comme un conservateur arriéré, enfermé dans une tradition ténébreuse, obsolète voire barbare, et qui revisite son monde et ses principes vus de l'extérieur, tout en restant fondamentalement soi-même.

C'est dans une tout autre perspective que s'inscrit le premier Goncourt de K. Daoud. C'est un roman à nuances autofictionnelles, s'offrant tantôt comme un récit thérapeutique, tantôt comme un nouveau regard sur l'histoire de la colonisation. Sa trame entrelace deux parcours. C'est d'abord la trajectoire de Meursault dans une Algérie colonisée et qui tente d'adoucir la mise à rude épreuve du peuple autochtone pour maintenir le joug colonial et le système de l'indigénat imposé par la brutalité armée. Le tableau est donné par Haroun comme spectateur étranger à la cause des siens. L'écrivain fait évoluer ce frère de l'Arabe tué dans *L'Étranger*, le substitut au mort, en donnant à suivre la narration d'un point de vue algérien. Sauf que ce point de vue ne sera pas celui de l'algérien aux prises avec un colonisateur qu'il enragerait, en toute légitimité, d'éjecter de sa terre ancestrale, de son pays, comme le préconise F. Fanon dans son célèbre essai *Les damnés de la terre* :

« Le colonisé qui décide de réaliser ce programme, de s'en faire le moteur, est préparé de tout temps à la violence. Dès sa naissance, il est clair pour lui que ce monde rétréci, semé d'interdictions, ne peut être remis en question que par la violence absolue. » (Fanon, 2002, p. 41).

Remarquons que le programme dont parle Fanon ici n'est autre que celui du renversement de l'ordre colonial, sous tous ses aspects, par la violence qui l'a établie :

« Dans décolonisation, il y a donc exigence d'une remise en question intégrale de la situation coloniale [...] où "Les derniers seront les premiers" » (Fanon, 2002, p. 40).

La phrase est de Jésus-Christ et Fanon la reprend à son compte pour nommer l'inéluctabilité de la décolonisation, quand bien même la colonisation durerait longtemps. D'ailleurs, dans sa *Lutte idéologique*, M. Bennabi<sup>1</sup> traduit la volonté colonialiste à créer et à maintenir une atmosphère délétère dans la masse des colonisés et met à son service les outils culturels à sa disposition, avec l'idée de pérenniser son pouvoir sur eux :

---

<sup>1</sup> Inspiré par une éducation islamique et une recherche autodidacte sur l'Islam et ses pratiques dans les sociétés musulmanes, M. Bennabi pose le problème de l'arriération de ces sociétés durant les colonisations et après les indépendances. Parmi les concepts qu'il crée, celui de colonisabilité recèle les facteurs internes et externes aux sociétés musulmanes colonisées et qui les rendent vulnérables et faciles à soumettre. Dans *Colonisabilité*, Abderrahmane Benamara réunit un ensemble d'articles de M. Bennabi qu'il publie sous ce titre aux éditions Héritage, en 2023, avec l'idée de raviver sa pensée actuelle, où à titre individuel ou collectif, les hommes d'aujourd'hui se voient soumis à un impérialisme féroce et ont tout l'air de s'en accommoder.

« Le colonialisme [...] mènera en fait sa lutte contre l'idée imprimée grâce à des moyens adaptés et plus souples ; il se sert d'une carte psychologique du monde musulman. Une carte qui subit quotidiennement des mises à jour appropriées et des changements nécessaires opérés par des spécialistes chargés de la surveillance et du contrôle des idées. Le colonialisme conçoit ses plans militaires et retransmet des instructions à la lumière d'une connaissance approfondie de la psychologie des pays colonisés. Ce qui lui permet de définir l'action idoine qu'il applique pour violer les consciences dans ces pays, au gré des niveaux et des classes. Il utilise ainsi le langage de l'idée exprimée, facilement corruptible au sein de la classe intellectuelle » (Bennabi, 1960, p. 27).

Le colonialisme n'agit pas seulement la violence physique pour venir à bout de toute idée « imprimée », c'est-à-dire inscrite dans l'âme-même du colonisé pour le soumettre, mais va déformer et altérer l'idée « exprimée » par la mise en action d'une autre armée, une armée d'intellectuels, agissant depuis la métropole ou engagés en colonie, parmi les indigènes. Le but étant le même, c'est-à-dire construire de nouveaux concepts idéologiques sur les décombres de ceux savamment détruits par les intellectuels entraînés aux jeux de dépersonnalisation du colonisé. L'expression « violer les consciences dans ce pays » trouve tout son sens sous l'écriture de K. Daoud.

En effet, le personnage principal dans *Meursault contre-enquête*, et contrairement à cette attente où la violence du colonisé serait une réaction nécessaire voire naturelle à celle du colonisateur, K. Daoud conçoit Haroun comme l'algérien qui ne se sent pas concerné par le colonialisme avec ses exactions destructrices sur les populations autochtones. Il a l'air d'avoir plus important à faire : en finir avec le cadavre de son frère. Haroun veut plutôt profiter de ses « bienfaits civilisateurs », notamment et prioritairement celui de la langue française. Les choses se présentent alors chez l'auteur de *Meursault, contre-enquête* comme si les langues en présence en Algérie ne sont que des balbutiements inexpressifs ou bien barbares. C'est dans ce sillage que la formule célèbre de Kateb Yacine : « la langue française est un butin de guerre » est parodiée dans son texte pour marquer le choix de garder ce qu'il y a de "bien" du fait colonial, après l'indépendance, tout en effaçant d'un revers de la main tout le reste, à savoir la violence coloniale dans sa brutalité la plus arbitraire que tout un peuple aura subi durant cent-trente-deux ans. À cette perspective du déni, l'anthropologue ougandais-américain Mahmoud Mamdani répond en affirmant le caractère annihilateur des peuples cibles dans toute entreprise coloniale :

« Au début du 20<sup>e</sup> siècle, les Européens avaient l'habitude de faire la différence entre les guerres "civilisées" et les guerres coloniales. Les lois de la guerre s'appliquaient aux guerres opposant les État-nations civilisés, et celles de la nature aux guerres coloniales — puisque l'extermination des races inférieures était considérée comme une nécessité biologique » (Mamdani, 2007, p. 09).

Il faut saisir le sens de l'opposition *guerre civilisée/guerre coloniale* qui veut inscrire la supériorité de l'homme blanc, l'europpéen, comme allant de soi, notamment en état de guerre. L'implicite étant que l'homme occidental n'affronte pas son semblable comme il détruit totalement et radicalement quelqu'un qu'il conçoit comme inférieur, *le Noir et/ou l'Arabe*.

Mais voilà que Haroun, déambulant dans les rues d'Oran, plusieurs décennies après l'indépendance, se désole du saccage qui s'y vautre :

« La ville est un butin, les gens la considèrent comme une vieille catin, on l'insulte, on la maltraite, on lui jette des ordures à la gueule et on la compare sans cesse à la bourgade saine et pure qu'elle était autrefois » (Daoud, 2015, p. 27).

Le constat se construit au fil des pages du récit, Haroun ne s'aventure pas à soliloquer sur les causes nécessaires du délabrement des belles constructions coloniales. Mais il accuse ses compatriotes de viols perpétrés contre la ville-butin dont ils font une vieille-putain. Cependant, une question s'impose :

— **et si la ville construite par les colons s'était bâtie sur les décombres, pire, sur les charniers de cadavres colonisés ?**

En effet, toute guerre coloniale est fondée sur « l'extermination des races inférieures » programmée grâce aux sciences positives depuis la fin du 18<sup>e</sup> et le début du 19<sup>e</sup> siècle. L'exemple de Gustave Le Bon cité par *Le Cour Grandmaison*, prétendant établir une taxinomie des races pour justifier la possibilité, qui deviendra réalité, de l'extermination de races supposées inférieures sans culpabilisation, en dit long sur les stratégies déployées par l'empire occidental pour atteindre une hégémonie incontestable, voire légitimée par les discours scientifiques :

« Dans la taxinomie raciale établie par Le Bon, par exemple, on découvre quatre races : les "primitives", où se trouvent "les Fuégiens et les Australiens" ; les "inférieures", représentées par les "nègres" ; les "moyennes", qui ont été capables de bâtir des civilisations importantes – les Chinois, les Mongols et les Arabes en font partie ; et les supérieures, incarnées par les "peuples indo-européens". Impossible donc de confondre les populations d'Algérie avec les Noirs ; leurs aptitudes, leur histoire et leur devenir supposés sont par trop différents » (Le Cour Grandmaison, 2005, p. 77).

L'auteur de l'essai historique insiste alors sur le sort qui attend chacune des deux « races », les Noirs, animalisés, sont prévus pour servir de main-d'œuvre gratuite et facile à détruire si besoin :

« [...] le sauvage est une sorte de tabula rasa sur laquelle ils peuvent inscrire certains de leurs principes en les soumettant à la dure mais rédemptrice loi du travail. » (Le Cour Grandmaison, 2005, p. 78).

Mais cette place assignée au « nègre » ne devient intéressante que si les contrées prises sont nettoyées des populations autochtones qui, elles, sont dangereuses :

« L'"Arabe" n'est donc pas un sauvage, mais un véritable barbare dressé depuis des siècles contre la civilisation occidentale, qu'il a vaincue hier sur son propre sol en Espagne notamment, et à laquelle il résiste aujourd'hui en Afrique du Nord » (Le Cour Grandmaison, 2005, p. 81).

Le Nord-Africain n'est pas un homme à asservir, il a été un ennemi vainqueur à une autre époque, il restera donc un ennemi dangereux indéfiniment. La seule solution qui s'offre au

colonisateur à son sujet, c'est l'extermination. On cesserait alors de se poser la question de la fixité des statistiques des populations algériennes entre 1830 et 1900. Effectivement, dans son émission *Le vrai Dialogue*, sur la chaîne de télévision belge libre, *Atipik*, Lila Lefevre invite deux personnalités algériennes pour aborder les conflits algériens-français qui ne cessent de s'accroître depuis l'été 2024 :

« ... il ne faut pas l'oublier... il faut le leur rappeler aux français, que la population algérienne était de trois millions en 1830 et elle était toujours de trois millions en 1900... (Sic.) » (2024)

s'exclame Ali Benouari, ancien ministre algérien sous le gouvernement Ghozali. L'affirmation publique de l'ex-ministre est pourtant remise en question par le CDHA (*Centre de Documentation Historiques sur l'Algérie*) – dont nous proposons le tableau statistique des populations de l'Algérie française durant la colonisation en **annexe 1**. Ces statistiques laissent facilement remarquer l'absence de chiffre dans la première colonne réservée à la population musulmane en 1833, s'ensuit un chiffre d'un peu plus de deux millions en 1851 qui sera pratiquement doublé, 3 781 000, en 1901. Nul besoin d'être un spécialiste pour saisir l'enjeu de l'omission du premier chiffre. Cependant, l'auteur de l'analyse précise dans une *Nota Bene* qui suit le tableau :

« NB : Les recensements des populations musulmanes, réalisés par les autorités françaises, sont très approximatifs au début, en raison de l'instabilité des territoires des tribus, des accès de surmortalité liés aux aléas de la conquête, ainsi qu'aux disettes liées aux années de sécheresse et de sauterelles, aux épidémies de choléra et de typhus » (Simon, J.-P., s.d.).

Il est vrai que l'auteur adopte l'atténuation, « *instabilité des territoires* » et « *disettes* » relatives à des phénomènes naturels, pour éviter les expressions d'expropriation, de spoliation et de terre brûlée. Il est vrai aussi qu'il est plus adouci de parler d' « *aléas de la conquête* » que d'utiliser les termes rudes d'*exaction*, de *torture*, de *massacre*, de *famine*, de *déportation*, voire de *génocide*. Mais cela n'efface pas l'arrêt du processus démographique algérien durant cette période :

« En outre, la guerre coloniale a provoqué dès les premières semaines de l'occupation un processus migratoire qui, dans un premier temps, a touché principalement les villes ; ces dernières ont perdu une grande partie de leur population et la totalité de leurs élites » (Kateb, 2023-2024, p. 312).

Les termes utilisés par K. Kateb, un chercheur à l'*Institut National d'Études Démographiques françaises* se veulent aussi neutres que le requiert l'objectivité de l'étude, mais il n'en demeure pas moins que l'implicite de l'extermination et celui de l'expropriation sous-tendent son propos qu'il situe dans le temps avec « *dès les premières semaines de l'occupation* » pour signifier la stratégie prête depuis un temps déjà et dont la mise en pratique débute dès le lancement du processus colonial. La question de la détestation des constructions coloniales dans les grandes villes algériennes se poserait sous un autre angle :

### — pourquoi la France officielle refuse-t-elle de remettre les archives coloniales dans leur intégralité à l'Algérie ?

En réalité, K. Daoud a la bénédiction de ses éditeurs. Dès la quatrième de couverture, la nuance subversive apparaît dans leur point de vue collectif sur le récit mordant :

« Haroun est un vieil homme tourmenté par la frustration. Soir après soir, dans un bar d'Oran, il rumine sa solitude, sa colère contre les hommes qui ont tant besoin d'un dieu, son désarroi face à un pays qui l'a déçu. Étranger parmi les siens, il voudrait mourir enfin » (Daoud, 2015, 4<sup>e</sup> de couv.).

Soixante et onze ans après la mort de Moussa, un figurant anonyme dans *L'Étranger* (1942)<sup>2</sup>, le cercle se referme sur son double et son substitut, Haroun, et le non-sens de la vie ne fait que se répéter. Sa survie dans l'Algérie indépendante n'aura servi à rien. Il désire sa propre mort. Le détective privé de *la contre-enquête* prend alors parti et s'engage à rendre compte des méfaits de l'Indépendance, de l'avènement de Dieu-Allah des musulmans, enfin libres de s'adonner à leur sauvagerie ancestrale, voire génétique.

Dans sa *Préface* au dernier essai du grand psychiatre de la *Révolution algérienne* Frantz Fanon, J.-P. Sartre montre la technique rodée du colonisateur face au sous-homme qu'il crée et dont il est à redouter les effets aujourd'hui encore :

« Donc perpétuons leur malheur, il n'en sortira que du vent. S'il y avait, nous disaient les experts, l'ombre d'une revendication dans leurs gémissements, ce serait celle de l'intégration » (Fanon, 2002, p. 18).

Sartre s'adresse à ses compatriotes en des termes peu amènes, promeut l'essai de Fanon énergiquement. Il s'agit bien d'une technique dont le colonisateur espère la pérennisation des effets sur plusieurs générations. Un peu plus loin dans la même entreprise d'exploration de l'esprit visionnaire de Fanon, J.-P. Sartre précise :

« Quant à se révolter, nous étions bien tranquilles : quel indigène conscient s'en irait massacrer les beaux fils de l'Europe à seule fin de devenir européen comme eux ? Bref, nous encourageons ces mélancolies et ne trouvâmes pas mauvais, une fois, de décerner le prix Goncourt à un nègre : c'était avant 39 » (Fanon, 2002, p. 18).

Effectivement, l'écrivain martiniquais René Maran reçoit ledit prix en 1921 :

« Le 21 décembre 1921, les Dix de l'Académie Goncourt, réunis à l'hôtel Drouant, place Gaillon à Paris, décernent le dix-neuvième prix Goncourt à *Batouala, véritable*

<sup>2</sup> Kateb Yacine parle de Camus, de son *Étranger* qu'il compare à *Lumière d'août* de W. Faulkner, en nommant l'Arabe de *L'Étranger*, Saïd. La curiosité est qu'aucune trace onomastique dans le roman de Camus n'existe sur le personnage fantôme, hormis le terme générique « l'Arabe », à travers lequel l'auteur résume toute la race qui va mourir sous le coup de feu ou celui du soleil. Il est avéré que Camus brosse les plus beaux portraits des paysages de l'Algérie dans ses œuvres, sans pour autant accorder une place au algériens qui restent pratiquement absents de ses œuvres. <https://youtu.be/6WBHq-m5WHQ?si=9ZOKPdFHqf6oa-cU>

roman *nègre*, œuvre d'un jeune écrivain noir africain, originaire de Martinique, René Maran » (Egonu I., 1980).

Et il faut s'attendre à ce que la mécanique soit bien huilée après l'événement Maran qui en engendrera d'autres pour créer l'illusion de l'égalité des chances entre les sous-hommes et les blancs. Mais d'un « *nègre* » à un colonisé, ou bien au fils d'un colonisé devenu indépendant entre-temps, le projet reste le même et les objectifs similaires.

Il s'agit, pour la France et ses alliés de l'OTAN<sup>3</sup>, de passer des discours « *objectifs* », « *scientifiques* », justifiant les colonisations par exterminations des peuples infériorisés par ces mêmes discours, à l'amorce d'une nouvelle stratégie, celle de la création de narratifs autour du néocolonialisme, sans les armes, sans la violence brutale de l'annihilation physique. Cela étant, c'est une stratégie qui passerait quand même par le maintien du statut du sous-homme, des privilèges européens sur les colonisés, tout en leur faisant croire qu'ils sont désormais libres, quand leurs indépendances n'auront servi à rien, parce que biologiquement (supposés) inférieurs. Les propos du président français, Emmanuel Macron, tenus récemment, lors de son discours aux ambassadeurs, à ce sujet, sont plus crus que tout discours occidental à l'égard des africains depuis les indépendances :

« [...] l'ingratitude, je m'y connais bien, est une maladie non transmissible à l'homme [...] (Sic) » (Macron, 2025).

Une parole publique des plus dépréciatives proférée contre les dirigeants africains qui réclament, enfin, le départ des militaires français restés sur leurs sols après les indépendances. La stratégie occidentale est donc conçue sur un partage qu'elle souhaite définitif et infini. Il s'agit d'inscrire ce narratif comme inhérent au monde, comme faisant partie d'un partage absolu où les anciens colonisés trouveraient leur place naturelle : continuer à s'effacer devant leurs anciens maîtres.

Sous cet angle, Christine Ockrent se saisit du concept de *narrative*<sup>4</sup>, en anglais, dans son essai *La guerre des récits* :

« [...] la langue anglaise a forgé un mot contemporain qui accompagne désormais tout événement majeur : le narrative. Il ne s'agit pas de narration et de la seule évocation des faits, mais bien d'un récit en mouvement, qui charrie dans son flux tous les éléments d'une histoire et leur donne un sens dominant. Le narrative peut être construit de toutes pièces, fabriqué pour convaincre et imposer une seule

<sup>3</sup> Rappelons que l'Organisation de l'Atlantique du Nord a été fondée en 1949, après les deux Guerres mondiales et au début de la guerre froide avec l'URSS. L'organisation est un prolongement naturel du traité de Sykes-Picot, tenu en 1916, entre l'Angleterre et la France pour répartir les pays de l'empire Ottoman détruit entre les deux puissances. Il permet de créer des alliances militaires entre ses membres pour défendre leurs intérêts impérialistes et colonisateurs dans les pays partagés durant ledit traité.

<sup>4</sup> L'ouvrage de C. Ockrent traite des récits de la terreur qui ont accompagné la pandémie de COVID-19 accompagnée de mesures drastiques contre les populations du monde, avec confinement obligatoire, port de bavettes, vaccins à ARN obligatoires... Les stratégies de domination qui étaient réservées uniquement aux peuples colonisés ou réduits en esclavage sont désormais exploitées par les groupes pharmaceutiques mondialistes, sous la couverture des États.

version des faits, ou à l'inverse émerger spontanément, nourri d'alluvions diverses, où chacun reconnaîtra sa propre interprétation » (Ockrent, 2020, p. 07).

*Le narrative*, narratif en français, se diffuse à priori au moyen des médias, aujourd'hui, au moyen des réseaux sociaux. Mais il doit être conçu, fondé, produit et renforcé par toute une machine discursive infernale et surtout dominante. Les artistes, ainsi que tous les faiseurs de la culture, deviennent des pions essentiels dans cette création et dans son maintien, dans sa diffusion et sa pérennisation. Les pays de l'Afrique qui ont longtemps servi de grenier-réservoir de toutes les richesses naturelles et même humaines, accumulées depuis en métropoles – *la traite négrière atlantique en atteste* – assurent la puissance supposée imbattable des membres de l'organisation occidentale.

Pour K. Daoud, participant au processus narratif occidental, il est question d'abord d'échapper à la misère dont il a souffert dans son pays natal ; de briller ensuite des feux de la célébrité sous les projecteurs des médias français.

## 2. Deux frères colonisés ou deux prophètes

Dans le récit croisé de *Meursault, contre-enquête*, les déformations sont généralement liées à des mots adoptés par l'auteur pour nommer les choses et qui attestent d'un parti pris, induisant le lecteur naïf en erreur culturelle, le faisant adhérer à des contradictions voulues et dont le but est de maintenir le brouillard sur l'authenticité des faits. Elles sont liées aussi à la parodie du *Coran*, le Saint Livre des musulmans, qui devient un puissant procédé de dévaluation, de détérioration des récits cibles dans un jeu de caricature répétitif et insistant. Ces techniques mêlées créent d'abord le doute et menacent la cohérence du flux des événements coloniaux avec les tensions religieuses qu'ils recèlent qui, eux, donnent incontestablement raison à un passé qui peut paraître lointain, mais qui n'est jamais passé. Et pour preuve, le conflit diplomatique récent entre les deux pays, né des difficultés de la France à continuer son œuvre néocoloniale, et qui prend des allures de défense des voix encore libres. Échappés d'une Algérie aux prises avec un Pouvoir autoritaire qui ne laisserait aucune issue au peuple, sauf la fuite vers la France d'où, désormais, les déshérités peuvent crier leur ras-le-bol. Ensuite, en tant qu'ancien adhérent-sympathisant des mouvements islamistes en Algérie, K. Daoud a l'air de maîtriser les dogmes islamiques – ses thèmes de prédilection en attestent – il a l'air de connaître les textes coraniques par cœur aussi : « *Moi, je connais ce livre par cœur, je peux te le réciter en entier comme le Coran* » (Daoud, 2015, p. 13) – ou tout au moins, de savoir s'en servir. Cependant, à ce sujet comme pour celui de la guerre/révolution de libération, il dilue les faits, y opère des altérations qui travaillent sa quête de célébrité en Occident qui, elle, ne va pas sans le rejet de soi. Et quand on est un ancien colonisé, l'une ne va pas sans l'autre. À travers *Meursault, contre-enquête*, le parti-pris de l'auteur est ainsi inscrit en tissage lointain.

Depuis ce récit où deux frères, Haroun et Moussa, sont mis en œuvre pour reconstituer un meurtre, celui de l'Arabe tué par Meursault, l'auteur travaille à noyer les événements dans la vase d'une littérature qui passe par la victimisation/culpabilisation pour échouer sur la plage déserte du déni. Deux prénoms fortement symboliques, non seulement pour les musulmans, mais pour tout croyant d'une des religions monothéistes. Ils rappellent deux frères

prophètes dont l'histoire figure dans le Coran pour conter la naissance du Judaïsme, religion portée par Moussa/Moïse, que l'écrivain dédouble en *Zoudj* (*deux en arabe dialectal*), pour rappeler son propre nom patronymique, Daoud, porteur de l'emblème d'Israël :

« Chaque soir, mon frère Moussa, alias Zoudj, surgit du Royaume des morts et me tire la barbe en criant : “Ô mon frère Haroun, pourquoi as-tu laissé faire ça ? Je ne suis pas une génisse, bon sang, je suis ton frère !” » (Daoud, 2015, p. 15).

K. Daoud varie les retours à des versets coraniques en les parodiant pour mettre en œuvre son idée de l'absurdité du monde et de la vie, à l'instar de Camus. Son attitude est critique à l'égard du *Coran*, du symbole qu'il représente, à l'égard de l'Islam indistinctement, et il en use pour signifier sa liberté d'expression, sa liberté d'artiste créateur brimé chez lui. Pour l'exemple ci-dessus, dans le verset d'origine, le prophète Haroun implore son frère de ne pas le confondre avec ceux qu'il était censé garder en attendant le retour de Moussa d'une absence de quarante jours où il était en retraite avec son Créateur. Cette imploration passe par la tendresse maternelle. C'est le lien fraternel inclus dans le nom de la mère, qu'on lit dans les interstices du *Verset 94* de la *Sourate TÂ-HÂ* :

﴿ قَالَ يَبْنَومَ لَا تَأْخُذْ بِلِحْيَتِي وَلَا بِرَأْسِي ۗ إِنِّي خَشِيتُ أَنْ تَقُولَ فَرَّقْتَ بَيْنَ بَنِي إِسْرَائِيلَ وَلَمْ تَرْقُبْ قَوْلِي ﴾

La traduction française du même verset donne selon différentes sources et versions autorisées :

[Aaron] dit : « **Ô fils de ma mère**, ne me prends ni par la barbe ni par la tête. Je craignais que tu ne dises : “Tu a divisé les enfants d'Israël et tu n'as pas observé mes ordres” » – Le Noble Coran et la traduction en langue française de ses sens | Mushaf Al-Madinah An-Nabawiyah | *Complexe du Roi Fahd* (1420 H / 1999 Ec).

Aaron se justifia : « **Fils de ma mère !** Cesse de me tirer par la barbe et par la tête. J'ai craint que tu ne me reproches d'avoir semé la division parmi les fils d'Israël et de ne pas avoir respecté tes recommandations. » – Le Coran Traduction du sens de ses versets d'après les exégèses de référence | *Rachid Maach*.

—Aaron dit « **O fils de ma mère**, ne me prends ni par la barbe ni par la tête. Je craignais que tu ne dises « Tu as fait des divisions chez les enfants d'Israël, tandis que tu n'as pas observé ma parole ! » – Le Saint Coran | *Muhammad Hamidullah*.

« O fils de ma mère ! ne me prends ni par la barbe, ni par la tête ! Je craignais que tu ne dises : “Tu as divisé les Fils d'Israël ! Tu n'a pas observé ma parole !” » – Le Coran | *Régis Blachère*.

Aaron dit : « **Fils de ma mère**, ne m'attrape ni par la barbe ni par les cheveux. J'avais peur de t'entendre dire : "Tu as divisé les Fils d'Israël, tu n'as pas observé mes instructions" ». – Le Coran | Essai de traduction : Jacques Berque.

Au lieu de « *mon frère* » dont se sert K. Daoud, c'est « **fils de ma mère** » que le Verset choisit pour apaiser la colère de Moïse à l'égard de son frère Haroun, Moïse étant porté absent par les enfants d'Israël qui s'adonnent à l'idolâtrie du veau d'or. Dans le récit de K. Daoud, « *Ô mon frère* » éclipse le nom de la mère dont la présence aurait créé l'apaisement entre les deux hommes issus du même ventre, selon le Verset, puisque Haroun a été élu par Allah pour servir de porte-parole à son frère, prophète du peuple d'Israël. Il devra assumer le rôle de la langue de Moussa/Moïse souffrant de bégaiement, pour lui permettre une expression claire et affirmée des préceptes d'Allah à son peuple. Cependant, ce prénom, représentant du judaïsme, avec lequel Daoud veut accabler les Arabes devient la fausse note de toute sa construction romanesque. Car, hormis un détail historique, ses histoires tiendraient sans soutien caricatural : le premier pogrom du 20<sup>e</sup> siècle remonte aux agressions violentes vécues par les juifs, dont Moïse/Moussa est le prophète et père spirituel, a eu lieu à Odessa en Ukraine, en 1821. Et Moussa, ou l'Arabe, a été tué par un colon, un français, un européen.

Cela étant, dans l'univers romanesque aux parfums anti-religieux, un Verset coranique sonne positif pour le vieux Haroun :

« À chaque élan du désir, je savais que le vivant ne reposait sur rien de dur. Je pouvais le supprimer avec une telle facilité que je ne pouvais l'adorer – ç'aurait été me leurrer. J'avais refroidi tous les corps de l'humanité en tuant un seul. D'ailleurs, mon cher ami, le seul verset du Coran qui résonne en moi est bien celui-ci : "**Si vous tuez une seule âme, c'est comme si vous aviez tué l'humanité entière**" » (Daoud, 2015, p. 86).

Le Verset en question semble toucher la sensibilité du vieil homme, mais en même temps, il a l'air de le jeter au fond de l'abîme puisqu'il a commis un meurtre, a versé le sang pour s'inscrire définitivement de l'autre côté de la ligne de l'interdit. Haroun a tué un colon, et pour accentuer le sacrilège, celui-ci s'appelle Joseph/Youssef :

« Cette pensée devint donc familière, après que j'ai tué Joseph, et que je l'ai jeté dans un puits – manière de parler bien sûr, puisque je l'ai enterré. » (Daoud, 2015, p. 85).

S'ajoute ainsi au sacrilège du meurtre d'un homme, celui de subvertir le récit de Joseph/Youssef, un autre envoyé de Dieu, en affirmant l'avoir jeté dans un puits, comme Youssef le prophète a été jeté dans un puits par ses onze frères ligués contre lui par envie.

Plus encore, puisque au travestissement du récit de Youssef s'ajoute aussi le renversement du statut de la mère dans la construction romanesque de Daoud. Il n'est pas question que la mère soit aimante, encore moins clémente avec Haroun, et elle va faire peser sur lui, de tout son poids de mère, la culpabilité de la mort de Moussa jusqu'à sa vengeance par le meurtre d'un colon qui sera Joseph, celui qui a eu le privilège divin de la moitié de la beauté accordée à toutes ses créatures sur terre, et que l'auteur va déformer, avec le meurtre commis par son personnage :

« J'ai appuyé sur la détente, j'ai tiré deux fois. Deux balles. L'une dans le ventre et l'autre dans le cou. Au total, cela fait sept, pensai-je sur le champ, absurdement. (Sauf que les cinq premières, celles qui avaient tué Moussa, avaient été tirées vingt ans auparavant).

M'ma était derrière moi et je sentais son regard comme une main me poussant dans le dos, me maintenant debout, dirigeant mon bras, inclinant légèrement ma tête au moment où je visai. L'homme que je venais de tuer gardait sur son visage une moue de surprise – grands yeux ronds et bouche grotesquement tordue » (Daoud, 2015, p. 72).

Joseph s'enlaidit donc sous les coups de balles de Haroun, sa beauté se défait. Il y a comme un hasard absurde dans le meurtre de l'Arabe sur la plage, auquel répond le hasard tout aussi absurde du meurtre de Joseph venu rendre visite aux anciens occupants de la maison, désormais prise par Haroun et sa mère. Sauf que d'un absurde à l'autre, les dérangements sacrés se font écho aussi. L'écrivain excelle à égrener les récits des prophètes, qu'il a l'air de connaître par cœur, en en faisant des parodies désacralisées, voire irréligieuses :

« C'est elle qui tenait ma main tandis que Moussa tenait la sienne et ainsi de suite jusqu'à Abel ou son frère » (Daoud, 2015, p. 84).

Il devient évident que la position de l'écrivain face à la colonisation de son pays d'origine fait porter au colonisé une culpabilité ineffaçable, voire originelle, quand le colonisateur devient un bienfaiteur incompris. Il n'y a qu'à méditer la place de l'alternative inscrite par la conjonction « ou » dans « jusqu'à Abel **ou** son frère » qui laisse entendre que Haroun n'arrive pas à trancher sur le premier agresseur.

À son tour, le récit de Caïn et Abel est parodié pour donner à lire de nouveaux statuts, inédits et très percutants, des deux frères ancestraux. Et l'écrivain d'insister sur le caractère fortuit, hasardeux du « *fratricide* ». Mieux, le meurtrier de Moussa, son ancêtre Caïn, a voulu tendre la main à sa victime qui n'aurait jamais dû le devenir :

« Ne cherche pas du côté de la géographie, je te dis. Tu saisis mieux ma version des faits si tu acceptes l'idée que cette histoire ressemble à un récit des origines : Caïn est venu ici pour construire des villes et des routes, domestiquer gens, sols et racines. Zoudj était le parent pauvre, allongé au soleil dans la pose paresseuse qu'on lui suppose, il ne possédait rien, même pas un troupeau de moutons qui puisse susciter la convoitise ou motiver le meurtre. D'une certaine manière, ton Caïn a tué mon frère pour... rien ! Pas même pour lui voler son bétail » (Daoud, 2015, p. 56).

L'auteur met dans la bouche de Haroun « *la domestication des gens* », cette mission salvatrice pour laquelle le Caïn français a envahi le territoire de son supposé frère (parent) algérien. Il veut aussi nourrir une réflexion sur l'absurdité du monde et pose un postulat : le meurtre de l'Arabe par Meursault est de la même nature que le meurtre d'Abel par Caïn, sauf que la version de l'écrivain a l'air d'éclipser les versions religieuses, judaïque, chrétienne et musulmane, et elle devient vérité. Cependant, à la version de Daoud peut répondre une des trois versions originales du premier fratricide :

« L'âme de Caïn fit prévaloir en lui le meurtre de son frère. Il le tua donc et se trouva du coup un perdant entre tous. **31** Alors Dieu manda un corbeau gratter le sol pour faire voir à Caïn comment cacher l'horreur de son frère. **« Malheur à moi, dit-il, je n'étais pas capable, comme le corbeau, de cacher l'horreur de mon frère »**. Il fut pris d'un intense remords. **32** C'est pourquoi Nous édictâmes, à l'intention des Fils d'Israël, que tuer une âme non coupable du meurtre d'une autre âme ou de dégât sur la terre, c'est comme d'avoir tué l'humanité entière ; et que faire vivre une âme c'est comme de faire vivre l'humanité entière. Oui, Nos prophètes leur vinrent avec des preuves. Pourtant, malgré cela, beaucoup d'entre eux commettent l'abus » (Saint-Coran, Sourate 05, Al-M'aida, la Table, Versets : 30-31-32).

L'opposition entre le récit déformé de Daoud et le récit coranique montre, d'une part le pardon divin dont a bénéficié Caïn lorsqu'il a reconnu son crime, un pardon qui tombe dans l'abîme de l'absurde et de l'omission accusatrice chez Daoud, et d'autre part, l'événement lui-même devient un prétexte pour prescrire la loi universelle de l'interdit du meurtre que l'écrivain ne manque pas de parodier.

Dans l'univers littéraire de Daoud, le meurtre d'Abel n'a aucun motif sérieux en effet, c'est un meurtre gratuit. Plus encore, car, par la projection de l'un sur l'autre, le meurtre de l'Arabe par Meursault/celui d'Abel par Caïn, c'est toute la colonisation qui revêt le même caractère absurde. Haroun insiste, ce n'était ni une question de territoire à conquérir : « *Ne cherche pas du côté de la géographie* », encore moins troupeaux de bétail à extorquer par envi, comme l'atteste le récit de l'offrande d'Abel à Dieu qui est à l'origine du premier fratricide et que l'écrivain omet :

« Quelle histoire de fous. Que de morts gratuites. Comment prendre la vie au sérieux ensuite ? Tout semble gratuit dans ma vie » (Daoud, 2015, p. 103).

Ainsi, à travers le point de vue de Haroun, c'est l'enquête ultime sur le colonialisme et ses multiples bienfaits que semble raconter Daoud, transcendant les exactions françaises sur le peuple algérien. Dans son univers romanesque, il s'agit juste d'effacer l'ardoise et de retourner aux mêmes rapports de pouvoir, autrement, il douterait et hésiterait à identifier le premier agresseur.

Mais encore, la parodie jouant comme un levier d'écriture chez Daoud est agrémentée d'une remise en question de Dieu. Non pas de son existence, mais de sa Bonté :

« Mon Dieu, comme vous aimez vous moquer de vos créatures... » (Daoud, 2015, p. 127).

La technique narrative est fine, c'est un récit dans l'autre, un roman qui se fait comme le miroir de l'autre, et au-delà du récit romanesque retravaillé pour l'approuver, ce sont des récits coraniques que l'auteur caricature pour inscrire son ultime appartenance à la France d'aujourd'hui. Plus encore, puisque la narration se déroule selon une circularité où le temps semble broyé, où le retour du même affirme l'absurdité du monde, de la vie :

« Ce n'est pas une histoire normale. C'est une histoire prise par la fin et qui remonte vers son début » (Daoud, 2015, p. 11).

Le premier, le roman de Camus, est un monde absurde conçu pour dire que la vie et la mort sont égales, n'ont aucun sens et que seul et sans Dieu, l'homme doit y faire face indistinctement pour, en fin de compte, retourner au néant qui l'a propulsé ici-bas. Meursault ne cherche pas à comprendre ce qui se déroule autour de lui et ne donne aucun sens aux événements de la vie, encore moins à ceux qu'il vit lui-même ou qu'il commet lui-même. Il est mécanisé par un monde occidental dont l'industrialisation est en essor, celle-ci appelant des colonisations pour alimenter ses machines de croissance, productrices de capitaux et de plus-value pour un système capitaliste féroce. Dans le monde romanesque de Daoud, c'est un absurde avec Dieu, parce que Dieu l'aurait voulu ainsi, pour se repaître des malheurs des hommes.

Du capitalisme à la mondialisation, les stratégies se sont affûtées, les stratégies se font plus exigeantes et leur appétit plus vorace. Au sujet de ce caractère intrinsèquement « *auto-phage* », destructeur de l'humanité attribué au capitalisme, et à l'instar de Christopher Lasch (1979), Anselm Jappe propose une analyse du système capitaliste et de ses dangers, mettant en corrélation les origines philosophiques du capitalisme, à travers la pensée d'E. Kant et le sadisme dans l'univers romanesque sadien :

« De la même manière que la forme-marchandise doit consommer le monde jusqu'à ses derniers restes pour s'affirmer, les "libertins" de Sade doivent consommer leurs victimes jusqu'à la dernière once de chair. Ils se retrouvent face à l'impossibilité de jouir dans un monde qu'ils ont eux-mêmes préalablement transformé en désert, et face à la nécessité d'augmenter sans cesse les doses de l'ersatz qui leur tient lieu de plaisir » (Jappe, 2017, p. 59).

À cette atmosphère gouvernée par l'ersatz, où le libertin sadien évolue pour se heurter au mur de son autodestruction, répond en écho répétitif celle où s'achève l'existence absurde de Meursault, car il a l'air d'être un des premiers héritiers du désert absurde né des stratégies capitalistes dans le monde. Il est à peine capable d'accomplir ses tâches quotidiennes : métro-boulot-dodo. Ainsi en va-t-il pour lui du meurtre de l'Arabe sous l'effet du soleil, loin de toute volonté individuelle, loin aussi de toute préméditation de sa part. Et lorsqu'il devra en payer le prix que lui impose la société, c'est pour ne pas avoir pleuré la mort de sa mère et non pas pour avoir tué un Arabe que son procès et sa condamnation se dérouleront. La vie et la mort de Meursault, la vie qui est une presque mort de Haroun, tombent dans un engrenage qui les dépasse, qui dépasse leurs troubles individuels et leurs attentes abîmées. Finalement, il y en a trois et non plus deux cadavres. C'est d'abord l'Arabe tombé sous les balles de Meursault, ensuite Meursault lui-même, jugé par une société absurde pour un acte absurde. Et enfin Haroun dont la vie n'aura servi à rien :

« Avant que je ne réalise à quel point nous étions, lui et moi, les compagnons d'une même cellule dans un huis clos où les corps ne sont que costumes » (Daoud, 2015, p. 18).

Un mort pour un autre, un cadavre qui se substitue à un autre et un écrivain qui se coupe de sa mémoire coloniale. Qui s'estropie de la moitié de lui-même.

## Conclusion

Au huis clos déformé par Daoud, la réplique se trouve chez J.-P. Sartre lui-même :

« [...] **L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi.** Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire dira-t-on. Mais le procès de Calas était-ce l'affaire de Voltaire ? La condamnation de Dreyfus, était-ce l'affaire de Zola ? L'administration du Congo, était-ce l'affaire de Gide ? Chacun de ces auteurs, en une circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain. L'occupation nous a appris la nôtre [...] » (Sartre, 1944).

L'écrivain est donc irrémédiablement en situation dans son époque, selon Sartre. Ce que le philosophe définit comme responsabilité de l'intellectuel, voire de tout artiste envers sa société, c'est une responsabilité politique qui engage toute personnalité publique à adopter un point de vue duquel aucune fuite n'est possible. Il rejette ainsi toute forme d'exclusion de l'art, de la littérature, du corps social. Il semble que la fameuse formule de T. Gautier, *l'art pour l'art*, sonne faux pour lui. Ce n'est pas seulement une question d'utilité, c'est avant tout une question de formations discursives, le concept est de M. Foucault (1971), c'est-à-dire du partage des propriétés des discours pour organiser une société, pour produire de la culture, pour décider des règles à suivre pour la production des discours, selon les domaines.

Sartre revendique la présence de l'artiste dans la société et dans les difficultés auxquelles elle est confrontée, dans la mesure où il participe nécessairement au processus de son développement, de ses mutations ; des transformations qui s'y produisent, par son art d'abord. Comment pourrait-il alors se soustraire, même par le silence, à toute responsabilité face à des événements politiques, ou pis encore, armés, comme la Deuxième Guerre Mondiale (le contexte de production de l'article en question) ? Ou comme la Révolution De Libération Algérienne à laquelle J.-P. Sartre a activement participé par son engagement ?

## Références

### Ouvrages, livres

- ADAMOV, Arthur (1953). *Parodie*. Paris : Gallimard, Coll. Folio/Théâtre.
- BENNABI, Malek ([1960] 2005). *La lutte idéologique* (traduit de l'arabe par Noureddine Khendoudi). El Borhane.
- BERQUE, Jacques (1995). *Le Coran*. Essai de traduction. Paris : Éditions Albin Michel.  
<https://archive.org/details/le-coran-essai-de-traduction-jacques-berque>
- BLACHÈRE, Régis (1966). *Le Coran (al Qor'ân)*. Paris : G.-P. Maisonneuve & Larose, Éditeurs. <https://archive.org/details/le-coran-al-qoran-trad-regis-blachere-ed-1966-maisonneuve-et-larose>
- CAMUS, Albert (1942). *L'Étranger*. Paris : Gallimard.
- DAOUD, Kamel (2015). *Meursault, contre-enquête*. Paris, Acte-Sud (Alger : Barzakh, 2013).
- FANON, Franz (2002). *Les Damnés de la terre*. Paris : Éditions La découverte, Coll. Poche, (François Maspero, 1961-1968).

- FOUCAULT, Michel (1971). *L'Ordre du discours*. Paris : Gallimard.
- HAMIDULLAH, Mohammed (s.d.). *Le Saint Coran*. Club Français du Livre.  
[https://dn721607.ca.archive.org/o/items/LeSaintCoranTraductionDeM.HamidullahVersionOriginale/Le-Saint-Coran-Traduction-de-M.-Hamidullah-Version-originale\\_text.pdf](https://dn721607.ca.archive.org/o/items/LeSaintCoranTraductionDeM.HamidullahVersionOriginale/Le-Saint-Coran-Traduction-de-M.-Hamidullah-Version-originale_text.pdf)
- JAPPE, Anselm (2017). *La société autophage, capitalisme, démesure et autodestruction*. Paris : La découverte, Coll. Sciences Humaines.
- LASCH, Christopher (2018). *La culture du narcissisme : La vie américaine à un âge de déclin des espérances* (traduit de l'américain par Michel L. Landa), précédé de : *Pour en finir avec le XX<sup>e</sup> siècle* de Jean-Claude MICHÉA. Paris : Flammarion (1<sup>re</sup> édition 1979).
- LE COUR GRANDMAISON, Olivier (2005). *Coloniser exterminer : Sur la guerre et l'État colonial*. Paris : Fayard.
- MAACH, Rachid (2023). *Le Coran - Traduction du sens de ses versets d'après les exégèses de référence*. <https://dn720006.ca.archive.org/o/items/fr-traduction-coraan/fr-traduction-coraan.pdf>
- MAMDANI, Mahmoud (2007). *La CIA et la fabrique du terrorisme islamiste* (titre original : *Good Muslim, Bad Muslim* ; traduit de l'américain par Ousmane Kane). Paris : Demopolis (1<sup>re</sup> édition 2004).
- MEMMI, Albert (2012). *Portrait du colonisé* précédé de *Portrait du colonisateur*. Paris : Petite Bibliothèque Payot (1<sup>re</sup> édition 1973).
- OCKRENT, Christine (2020). *La guerre des récits*. Paris : Éditions de l'Observatoire/Humensis.
- SHARIATI, Aly (2009). *Construire l'identité révolutionnaire* (traduit de l'arabe par Raghida Ousseiran). Paris : El Bouraq, Coll. L'Islam autrement.

### Sites Web

- EGONU, Iheanachor (1980) : « Le prix Goncourt de 1921 et la querelle de Batouala ». *Resarch in African Littérature*, Vol. 11, n° 04, Winter. Consulté le 23.12.2024.  
<https://www.jstor.org/stable/3818226>
- KATEB, Kamel (2023-2024). « Population et organisation de l'espace en Algérie ». *L'Espace géographique*. Tome 32. Paris : Belin, p. 311-331. Consulté le 25.01.2025.  
<https://shs.cairn.info/revue-espace-geographique-2003-4-page-311?lang=fr&tab=auteurs>, [
- LEFEBVRE, Lila (2024). *Le vrai Dialogue* : « La France est-elle à bout de souffle et l'Algérie en plein essor ? » du 09/11/2024. *Atipik* – chaîne de télévision en ligne,  
<https://youtu.be/FbbSlXTTgoM?si=iNlonPvOFWdB7Lc6>
- MACRON, Emmanuel (2025). *Discours d'Emmanuel Macron à la 30<sup>e</sup> conférence des ambassadeurs de France* : « Le monde est en "désordre" », le 06.01.2025.  
[https://youtu.be/FedhcsxOLO8?si=2mLhysXaLISAQ\\_j](https://youtu.be/FedhcsxOLO8?si=2mLhysXaLISAQ_j)
- SAINT-CORAN. Sourate 05, « Al-Ma'idah », Versets : 29-30-31. Consulté le 25.01.2025.  
<https://www.prixm.org/articles/enterrement-abel-coran>

SARTRE, Jean-Paul (1944). Situations II. Paris : Gallimard (1948) : « La République du silence » (1<sup>re</sup> fois dans la revue *Les Lettres françaises*, n° 20). Consulté 25.01.2025.  
<https://expositions.bnf.fr/sartre/grand/098.htm>,

SIMON, Jean-Pierre (2003-2004). « L'évolution démographique de l'Algérie française et ses conséquences » CDHA. Consulté 25.01.2025.  
<https://www.cdha.fr/partie-1-levolution-demographique-de-lalgerie-francaise-et-ses-consequences#page>

## Annexes

**Tableau 1** – Composition de la population totale en Algérie (e = estimation) – Les chiffres globaux sur la période 1833-1954. Source : Jean-Pierre SIMON – CDHA.  
<https://www.cdha.fr/partie-1-levolution-demographique-de-lalgerie-francaise-et-ses-consequences#page>

Tableau 1 : Composition de la population totale en Algérie (e = estimation)

Année	Pop Musulm	Pop Europ	Total
1833	-	7812	
1836	-	14561	
1841	-	37374	
1846	-	95321	
1851	2029720	131283	2161003
1856	2310000	159292	2469292
1861	2738000	192746	2930746
1866	2656000	217990	2873990
1872	2134000	255117	2389117
1876	2479000	344749	2823749
1881	2860000	412435	3272435
1886	3287000	464820	3751820
1891	3577000	530924	4107924
1896	3679000	578480	4257480
1901e	3781000	633850	4414850
1906	4089000	680263	4769263
1911	4478000	752043	5230043
1916 e	4700500	779654	5480154
1921	4923000	791370	5714370
1926	5151000	833359	5984359
1931	5588000	881584	6469584
1936	6201000	946013	7147013
1948	7460000	922272	8382272
1954	8675000	984000	9659000

## Pour citer cet article

Noura HAMOUCHE, « Kamel Daoud, une parodie de l'écriture ou une écriture contre l'Histoire : *Meursault, contre-enquête* et la quête de la gloire », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 391-408.